

PROLOGUE

Le monde a été conquis par des nains. Quand il s'en rendit compte, Tomislav dit « Tommy » Vysoky n'en revint pas. Le jeune homme mesurait deux mètres cinq et étudiait la communication transculturelle à l'université de Vienne, où il jouait également au basket-ball dans l'équipe des *Uni Wien Emperors*. Pour financer ses études, il collectionnait les jobs à mi-temps. Depuis une semaine, il travaillait comme gardien au Weltmuseum, une dépendance du Kunsthistorisches Museum, dans le palais de la Hofburg. Le mardi et le mercredi en matinée, le vendredi pendant l'après-midi – de cette façon, il conciliait sans peine son entraînement et ses cours. Il était affecté à la salle d'armes, qui abritait la plus importante collection d'armes historiques en Europe et dont tous les objets exposés étaient liés à des événements politiques majeurs, tels que réunions de la Diète d'Empire, couronnements, campagnes militaires, lesquels, d'après le catalogue du musée, « évoquaient » les grandeurs et décadences de diverses dynasties et les grands tournants de l'histoire européenne. Tommy Vysoky trouvait cette formule absurde : ces objets n'évoquaient rien du tout, les rangées d'armures restaient obstinément muettes. Il faudrait charger quelqu'un de raconter leur histoire, mais ce n'était pas le rôle du jeune homme. Il devait simplement veiller à ce que personne n'approche de trop près les armures. Le cœur de son domaine était la « salle d'armes des Héros », une collection d'épées, de hallebardes, de casques, de cuirasses, d'armures et de trophées de guerre, principalement des drapeaux et des

étendards, ayant appartenu aux généraux les plus célèbres des quinzième et seizième siècles, conquérants et défenseurs de l'Occident. Mais pour Tommy Vysoky, ces objets brillant d'un éclat assourdi n'étaient pas nimbés de l'aura d'hommes aussi forts que puissants, vainqueurs d'innombrables batailles, maîtres du monde alors connu. Ce qui l'étonnait nettement plus, c'était la petite taille de ces héros. À en juger par leurs armures, ils ne mesureraient guère plus d'un mètre soixante. Des nabots, en somme.

Si on le rapetissait d'une tête, pensa Tommy – de façon purement théorique, bien sûr –, il serait toujours plus grand que ce chef de guerre appelé Skanderbeg, dont un touriste allemand observait en cet instant même d'un air très respectueux le casque qui semblait destiné à une tête d'enfant.

Severin Osterkamp, professeur de musique au lycée Ludwig-Georg de Darmstadt, était stupéfait. Il n'était entré dans la salle d'armes que parce qu'il estimait de son devoir et de sa dignité, lorsqu'il visitait un musée prestigieux, de parcourir toutes les salles – jusqu'à la dernière! Après tout, il avait payé un billet pour tout le bâtiment. Et on ne savait jamais si une surprise, dont le guide ne disait rien, ne vous attendait pas quelque part. La surprise, elle était là: le casque de Skanderbeg. Dans une vitrine qui avait tout de suite attiré son attention, car elle était éclairée de l'intérieur, si bien que le casque resplendissait, alors que ses pareils restaient dans l'ombre, exposés derrière des cordons – le professeur Osterkamp ne leur accorda pas un regard.

En lisant la notice, il s'étonna. En tant que professeur de musique, il connaissait évidemment *Scanderbeg*, l'opéra de Vivaldi. Encore quelques semaines plus tôt, on en avait donné une version de concert au Staatstheater de Darmstadt. Cependant, Skanderbeg n'était pour lui qu'un personnage d'opéra, il n'aurait jamais imaginé se retrouver un jour devant un casque que ce héros avait porté lors de batailles bien réelles.

Il sortit en hâte son smartphone en jetant un regard interrogateur au gardien de la salle, lequel hocha la tête d'un air encourageant. Le professeur photographia le casque surmonté d'une tête de chèvre. Puis il se remit en route d'un pas pressé, car il y avait encore tant de salles dans ce musée.

Malgré l'importance historique de la salle d'armes du Kunsthistorisches Museum, elle n'attirait pas les foules. Tommy Vysoky pouvait rester souvent vingt ou trente minutes à échanger des messages sur WhatsApp avec sa petite amie ou les *Emperors*, avant qu'arrive le visiteur suivant. Mais aujourd'hui, étrangement, voilà qu'entraînait déjà un autre touriste.

David Bryer, Londonien, journaliste de la BBC à la retraite, se sentait si frustré par le Brexit qu'il avait entrepris un *sentimental journey* prolongé sur le Continent.

Venant du Ring, il avait traversé la Heldenplatz pour se rendre à la célèbre pâtisserie Demel, dans le Kohlmarkt, où son guide l'invitait avec insistance à goûter aux délicieuses *Mehlspeisen* viennoises, ce qu'il voulait faire avant de partir pour Prague le lendemain. Surpris par une averse alors qu'il passait devant le Weltmuseum, il s'était réfugié dans le musée. Le faste impérial de la Hofburg l'impressionna et il monta l'escalier de marbre, après quoi il se retrouva soudain dans la salle d'armes. Il longea d'innombrables rangées d'armures avant de se retrouver devant la vitrine où brillait ce casque étrange, surmonté d'une tête de chèvre. Contrairement aux autres casques de la salle, on pouvait presque qualifier l'objet de *unique selling proposition*. Qui donc pouvait se coiffer d'une tête de chèvre? se demanda David Bryer. Et il lut la notice, qui le laissa bouche bée.

À Londres, il habitait dans Inverness Terrace, où il passait chaque jour devant le buste de Skanderbeg à l'angle de la rue menant aux Porchester Gardens. En tout cas, il savait que le nom de Skanderbeg figurait sur le socle du buste. Quarante

ans plus tôt – non, cela faisait encore plus longtemps –, il donnait rendez-vous à des jeunes filles à cet endroit. On se retrouve devant le Skanderbeg! Toutefois, il n'avait jamais su que ce Skanderbeg était une sorte de Wellington de la fin du Moyen Âge. À son retour à Londres, il verra d'un œil nouveau le buste à l'angle de sa rue. Comme s'il ne l'avait encore jamais vu, en fait.

Tommy Vysoky s'étonna. Voilà qu'arrivait déjà un autre visiteur! Cette fois, c'était une jeune femme gracile, qui aurait pu aisément entrer dans une des armures exposées dans la salle. Il lui donna environ un mètre soixante. Ses longs cheveux étaient mouillés, et comme elle secouait la tête, des gouttelettes volaient autour d'elle. Il la pria en anglais d'arrêter, car les armures en fer étaient sujettes à la rouille. C'était une simple hypothèse de sa part, il ignorait en réalité si elles pouvaient rouiller. Elle s'excusa aussitôt – yes, scusi. Tommy lui tendit un mouchoir en papier, avec lequel elle s'essuya le visage – grazie. Elle portait un énorme sac à dos. En fait, c'était interdit, mais Tommy se dit qu'il n'allait pas faire de zèle, puisqu'on l'avait laissée passer en bas, elle n'avait certainement pas envie de voler un casque.

Patrizia Barella étudiait la musique à Rome. Elle était venue à Vienne pour suivre des cours particuliers du professeur Höllerer, afin de couronner ses études de violon et aussi d'améliorer ses chances d'avenir en incluant dans son cursus : « a étudié à Vienne avec le professeur Höllerer ». On racontait que tout violoniste était confronté à ce choix avant une carrière internationale : « Höllerer, sinon rien. »

Alors qu'elle longea une rangée d'armures, d'épées et de casques, qui impressionnait par sa masse mais où aucun objet ne se détachait, elle s'immobilisa devant un casque surmonté d'une tête de chèvre, lequel était manifestement à part et avait droit à une présentation différente, dans sa propre vitrine, tel un

solitaire, sous un éclairage donnant l'impression qu'un homme qui se coifferait de ce casque serait nimbé d'une auréole.

Patrizia lut la notice et poussa un cri de joie qui fit sursauter Tommy: Mannagia, non posso crederci! Ça alors, c'est incroyable!

Scusi, scusi, tout va bien! À Rome, Patrizia habitait chez ses parents Piazza Albania, une place où se trouvait une statue de l'« Athleta Christi Skanderbeg ». Elle ne savait pas qui c'était, mais pendant ses années d'école elle avait dû faire une rédaction sur le thème: « J'explore mon quartier », et elle avait écrit (elle s'en souvenait maintenant): « Sur la place, il y a la statue d'un homme qui a des cornes sur la tête. Mes parents ignorent de qui il s'agit, mais ce devait être un personnage important, autrement il ne trônerait pas sur notre place. » Elle prit une photo, il fallait qu'elle l'envoie à ses parents et aussi à Lina, sa meilleure amie, avec qui elle s'était assise si souvent au pied de la statue.

C'est alors qu'un homme entra d'un pas précipité dans la salle. Manifestement, il savait ce qu'il voulait voir. C'était Fatos Velaj, un artiste albanais auquel une galerie de Vienne consacrait une grande exposition. Il était arrivé le jour même de Tirana et tenait absolument à contempler le casque de Skanderbeg, avant même de se rendre au vernissage. Par pur orgueil national: pour lui, ce casque était un symbole de l'importance des Skipétars pour l'Europe. Il songea...

À cet instant, Tommy Vysoky lança: Nous fermons dans cinq minutes. Veuillez regagner la sortie du musée. Nous fermons.

Mais...

Nous fermons dans cinq minutes!

Cette nuit-là, dans sa chambre d'hôtel, Fatos Velaj peignit une gouache intitulée: « L'Europe: Nous fermons dans cinq minutes. »

PREMIÈRE PARTIE

Tout et ses contraires

I

Il ne faudra pas oublier ce nom : Fate Vasa.

Le 6 septembre 2019, il entra dans l'histoire. Du moins dans l'histoire telle que pouvait l'écrire un poète, en ce monde qui échappait aux chefs d'État. Il eut une idée. Une idée dont il n'imaginait pas quel engrenage elle allait mettre en branle.

Il était présent lors de l'entretien téléphonique du Premier ministre albanais avec le président français.

*Avec respect, Monsieur le Président**, hurla le Premier ministre dans le téléphone, *Ta dhjefsha surratin!*

C'était un juron albanais courant, qu'on employait souvent à la légère, mais qui était incroyablement ordurier pour une conversation entre hommes d'État – on peut le traduire avec ménagement par : « Je te chie au visage ! » En revanche, la phrase suivante, qui ne fut pas hurlée mais chuchotée, faisait presque cultivée : *T'u harroftë emri!* – Que ton nom tombe dans l'oubli!

*Excusez-moi. Je ne comprends rien à vos simagrées.**

Cela dit, cette conversation ne provoqua pas de complications diplomatiques, ou du moins rien de plus grave que la mésentente entre les deux pays, laquelle ne datait pas d'hier. C'était évidemment dû au fait que le Premier ministre albanais jurait dans sa langue maternelle, alors que le président français avait convoqué pour l'occasion son sherpa (c'est-à-dire son conseiller diplomatique), le spécialiste des Balkans au ministère de l'Intérieur et le ministre chargé de la poli-

* Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

tique européenne, mais pas d'interprète pour traduire l'albanais. Après tout, on savait à l'Élysée que le Premier ministre parlait parfaitement français. C'était la norme en Albanie, où personne, de l'artiste anarchiste au dictateur, ne pouvait réussir sans avoir étudié à Paris.

Le Premier ministre, que ses intimes appelaient ZK (*Zoti Kryeministër*) ou simplement « Chef », mit fin abruptement à l'entretien téléphonique et demanda aussitôt d'une voix surexcitée à ses conseillers quel était le nom du président français. L'expression de son visage et ses mains levées en un geste de refus indiquaient clairement qu'il ne souhaitait pas de réponse. Il hocha la tête avec satisfaction. *T'u harroftë emri!*

La veille, le président français avait empêché par son veto au Conseil européen que l'Union entame des négociations avec l'Albanie pour son adhésion. ZK avait remporté les élections en promettant de faire entrer l'Albanie dans l'Union européenne. Pour l'heure, cependant, l'Albanie restait un pays candidat sans perspective concrète et devait commencer par remplir des conditions supplémentaires, se soumettre à des contrôles interminables et à l'évaluation des réformes par des délégations de l'UE, se confronter à des listes d'exigences nouvelles dont l'adoption serait critiquée avec virulence par les nationalistes.

Le Premier ministre demanda ensuite comment s'appelait le président chinois, en encourageant de la main ses conseillers à répondre. Aussitôt, tous s'écrièrent en chœur :

Xi! Xi!!! Xi Jin! Ping!

Oui, la Chine! lança le porte-parole du gouvernement, Ismail Lani. Bien sûr! L'Albanie avait une histoire particulière dans ce domaine, une certaine tradition...

La tradition? rétorqua le Premier ministre d'un ton irrité. Je l'envoie chier aussi, la tradition. Après tout, l'histoire de l'Albanie n'est qu'un long cauchemar de domination et d'oppression étrangère. Elle a été occupée par les Turcs, les Grecs les Italiens, les Allemands! Et la dictature communiste... Un dictateur qui voulait être plus chinois que Mao Zedong, ça

non plus, ce n'est pas une tradition. Et la mafia...

Il était intéressant qu'il mentionne la mafia, ce sujet tabou.

Non, nous n'avons pas de tradition, reprit-il. Nous nous sommes réveillés d'un long cauchemar, et pourquoi? Pour être rejetés si brutalement par l'Europe que nous sombrons aussitôt dans un autre cauchemar. Dans cette partie, la Chine n'est qu'une carte de la realpolitik. Mais...

Les proches de ZK, qu'il avait réunis dans son bureau, se regardèrent en silence.

Mais?

Avant que le Premier ministre puisse continuer, Ismail Lani intervint :

Mais... mais... vous ne pouvez pas dire ça, *Zoti Kryemistër*... pas ouvertement! Pas de tradition... pas d'histoire... Je réponds simplement: Skanderbeg. Notre héros national! C'est cela, notre histoire, son souvenir encore vivant, notre identité, cette fière tradition qui a toujours permis à notre nation de se relever!

Le Chef rejeta cet argument d'un geste dédaigneux.

Skanderbeg... Haha! Mon cher Ismail, va donc à la fenêtre et regarde dehors.

Bon. Et alors?

Dis-moi ce que tu as sous les yeux. Tu vois Skanderbeg?

Oui, je le vois.

Et que fait-il?

Rien. Que voulez-vous qu'il fasse?

Il ne fait rien? Exactement. Comment en irait-il autrement? Il n'est qu'une statue sur la place, devant laquelle les gens passent à toute allure. Tu as déjà vu quelqu'un le regarder? Et son casque et son épée se trouvent à Vienne. Un homme du seizième siècle...

Du quinzième siècle! corrigea Ismail Lani.

Un homme du quinzième siècle... c'est avec lui que je devrais faire entrer ce pays dans l'avenir? Peut-être faudrait-il aussi que je brandisse une épée?

Il y eut un silence. Puis le timide Fate Vasa, le premier poète dans l'histoire du monde à figurer dans le think-tank d'un chef d'État (le Premier ministre faisait preuve d'originalité dans le recrutement de son personnel, puisqu'on comptait cinq artistes parmi ses conseillers!) fit une remarque qui déclencha des rires aussi libérateurs qu'enthousiastes: Une épée métaphorique, bien entendu! Le casque et l'épée de Skanderbeg, qu'incarnent ces symboles? L'idée d'une Albanie unie. C'est pour cela qu'il est notre héros national: il a été le premier à faire l'union des tribus albanaises. Et l'important, c'est uniquement le signal qu'il donne. J'insiste sur cette notion de signal. Si l'Europe paraît aujourd'hui aux Européens trop petite pour être prise au sérieux, il faut que tu brandisses pour ainsi dire l'épée de Skanderbeg. Il s'agit d'un geste symbolique, tu comprends: la grande Albanie! Puisque les Allemands ont eu le droit de se réunifier, pourquoi pas nous? Avec les Albanais du Kosovo et ceux de la Macédoine... Devant une telle revendication, que va-t-il se passer? L'Union européenne pourra-t-elle accepter qu'une nouvelle mèche menace de faire sauter la poudrière des Balkans? Elle se montrera aussitôt prête à faire des concessions et à entamer avec nous des négociations pour notre adhésion.

Le Chef regarda d'un air pensif Fate, cet homme étrange qui écrivait des poèmes magnifiques, d'un art achevé, et qui était si laid, une vraie erreur de la nature. Il le regarda longuement, puis il hocha la tête.

Mais... commença Ismail Lani, le porte-parole.

Cette fois le Chef secoua la tête, et Ismail se tut.

Ce fut le début de l'histoire. Quelques mois avant la grande conférence européenne sur les Balkans à Poznań, en Pologne. Une mèche allumée.